

se-t-il échouer à mon pays, à son peuple, ce brillant avenir, car il me semble qu'il en est digne.

Je m'arrête ici, Messieurs, en vous remerciant de votre bienveillance et de l'attention qui me fait tant d'honneur. Pardonnez si j'en ai abusé. Il ne me restait plus qu'à vous demander de vous intéresser pour le Nord comme l'on s'intéresse ailleurs pour le Sud. De précieux terrains sont à notre disposition dans cette partie où l'étranger n'a pas encore mis le pied ; raison de plus de nous en emparer de suite, afin d'en être les seuls maîtres.

Que votre belle société de colonisation, aux tendances si désintéressées, aux aspirations si patriotiques, développe donc, sans tarder, toute l'énergie qu'elle possède dans son sein, encouragée par le mouvement qu'elle a su créer ; et les frontières habitées de notre territoire s'élargiront peu à peu. Notre peuple grandira, et des fleuves de prospérité dont vous aurez ouvert la source, porteront la gloire de son nom aux âges futurs. En même temps, la patrie reconnaissante de vos sacrifices recueillera vos noms avec amour et les placera dans l'histoire à côté de ceux qu'elle aime, par ce que vous l'aurez servie de votre zèle, de vos talents, de vos lumières.

FEUILLETON :

LES COMPLICES.

(Suite.)

XIV

Quand la collation fut servie, Raoul et Aristide se défendirent d'y toucher. Pourtant elle était fort appétissante.

— Mais comme il est bien monté, ce Minot ! s'écria Rouvenac. Qui est-ce qui penserait, à voir ce jambon fin, ce fromage bien frais, ces fruits et ces confitures, que nous sommes chez un solitaire ? La meilleure ménagère ne monterait pas mieux une maison, en vérité !

— Eh ! eh ! messieurs, fit le petit homme visiblement flatté de ces louanges ; c'est précisément quand on vit tout seul qu'il faut se donner les jouissances de la table. Si j'avais été prévenu de votre visite, vous trouveriez mieux ! Enfin, le plus beau gargon du monde ne peut donner que ce qu'il a, ajouta-t-il en ricanant. Mais faites honneur à ma collation, au moins !

— Non, merci. Nous retournons à Sarlat pour souper tout à l'heure.

— Eh bien, soupez ici ! vous n'êtes pas des demoiselles, vous pouvez rentrer passé huit heures, j'imagine ? Moi je vous offre un pâté de gibier aux truffes, des confitures d'oie de ma façon, avec une salade. Voyez un peu les belles romaines dans le jardin ! Et l'estragon, et la pimprenelle, et les capucines, et la passe-pierre !... Avec cela du vieux médioc, des pommes de calville et des noix fraîches...

Après quelques objections, Rouvenac et Bernier consentirent à rester. Je ne sais quoi les attachait à Minot comme à une vague espérance, et les retenait aussi, l'un à l'autre, comme une chaîne mystérieuse... D'ailleurs, cette soirée passée en tiers, avec un être aussi nul que le percepteur, devenait une sorte de tête-à-tête fortuit durant lequel les deux adversaires allaient enfin pouvoir se pénétrer.

D'abord Minot les promena dans son jardin et leur fit admirer avec une joie de propriétaire ses arbres fruitiers encore chargés, car on était au mois de septembre ; ses planches de laitue sanguine, ses artichauts, ses choux de Milan, et surtout les belles treilles de muscat gris qui faisaient le tour de sa maison. Puis il s'agita de nouveau pour les apprêts du souper : courant sous un hangar chercher des sarments, allumant le feu, revenant au jardin couper les plus belles salades, descendant à la cave, montant sur les tables et les chaises pour atteindre la une chose et ailleurs une autre.

Rouvenac voulut l'aider. Bernier fit semblant de s'occuper de quelque chose, et en réalité ne s'occupa de rien, tant il était en proie à une préoccupation persistante et tyrannique.

Bientôt cependant le feu flamba en pétillant. Trois cuisses d'oies frémissaient dans la poêle, et la salade fut dressée.

— Comment ! tu n'as pas même de servante ? demanda Bernier quand on fut installé devant la table du souper.

Il s'apercevait alors pour la première fois que Minot faisait lui-même le service. Il le tutoya aussi sans y prendre garde, parce que, depuis un instant, Rouvenac le tutoyait par une intimité renouvelée du collège.

Et puis la petite personne maigrelette du percepteur était facile à tutoyer. Tandis qu'il aurait fallu bien des efforts, par exemple, pour rétablir le tutoiement entre Rouvenac et Bernier !

— Pourquoi faire, une servante ? répondit Minot ; — pour qu'elle me vole et me fasse assassiner.

— Toutes les servantes ne sont pas voleuses...

— Celles qui ne volent pas ont un amoureux qui vole, et c'est toujours la même chose.

— Bah ! et les vieilles ?...

— Les vieilles alors ne sont bonnes à rien. Ça me ferait une bouche à nourrir : voilà tout !

— Et tu te sers toi-même ainsi, toute l'année, même l'hiver.

— Et vous voyez que je me sers bien.

— Mais, quand tu vas en tournée, qui est-ce qui garde ta maison ?...

— Elle se garde mieux toute seule quand elle est bien fermée que ne la garderait une servante coquette, bavarde ou curieuse...

— Si tu avais un chien, au moins !

— Oui ! un chien ! il arrangerait bien les plates-bandes de mon jardin ! Et puis les chiens deviennent enragés...

— Mais tu as l'air de craindre beaucoup les voleurs ; sais-tu qu'en ton absence ils auraient beau jeu à prendre d'assaut une maison seule et inhabitée !...

— Ah ! je n'y laisse pas mon argent !... je l'emporte avec moi !

Le petit percepteur n'eut pas plutôt fait cette confession imprudente, qu'il regretta les paroles échappées.

— N'allez pas répéter cela au moins ! s'écria-t-il, on m'étranglerait dans un bois ! D'ailleurs, je porte ordinairement peu d'argent, très-peu ; mais, quand je touche mes contributions, cela fait une somme... Demain, par exemple, il faut que j'aille à Sarlat. La commune a fait couper ses bois, et j'ai reçu d'un coup dix mille francs.

Bernier ne mangeait pas. Malgré l'excellente apparence du souper, l'appétit lui faisait défaut. Une oppression singulière le tenait à la gorge. Quant à Rou-